

# Les Vietnamiens et la forêt

Nguyễn Tùng\* et Nelly Krowolski\*

En 1943 le territoire du Viêt Nam était encore couvert, selon l'estimation de Paul Maurand (P. Maurand, 1943), de 13,5 millions d'hectares de forêt. En 1995, il en reste 9,3 millions. Plus de quatre millions d'hectares ont donc disparu en l'espace de 50 ans. La déforestation, bien antérieure au XX<sup>e</sup> siècle et tout aussi alarmante que dans les autres pays de l'Asie du Sud-Est, est en fait beaucoup plus importante encore car la superficie des terres à vocation forestière aujourd'hui dénudées s'élève à près de 11,5 millions d'hectares. Si au cours des siècles passés l'ethnie majoritaire *viêt* ou *kinh*<sup>1</sup>, n'a pas été la principale responsable de ce déboisement, essentiellement imputable jusqu'au début du siècle aux minorités ethniques qui peuplaient les régions forestières, c'est en raison de la représentation particulière que celle-ci se faisait de la montagne et de la forêt qui lui est étroitement associée et des croyances qui s'y rapportent.

Bien que les trois quarts de leur pays soient formés de collines et de montagnes et qu'ils disposent de 3 200 km de côtes, les Vietnamiens sont par excellence un peuple de plaine. Ils occupent en effet depuis des millénaires le delta du fleuve Rouge et les plaines côtières des trois provinces septentrionales du Trung Bô (Centre Viêt Nam)<sup>2</sup>. À partir du XI<sup>e</sup> siècle, dans leur longue marche vers le Sud (*Nam tiến*), ils ont, au sud du Col Transversal (*dèo* Ngang ou Hoành Sơn), progressivement colonisé les autres plaines côtières du Centre, puis finalement vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle le delta du Mékong. En dépit d'une pression démographique très forte, et jusqu'à tout récemment encore, il leur répugnait d'émigrer dans la haute région de tout temps considérée comme peuplée "d'esprits malfaisants particulièrement puissants" et aux "eaux empoisonnées" (*ma thiêng nuoc dôc*).

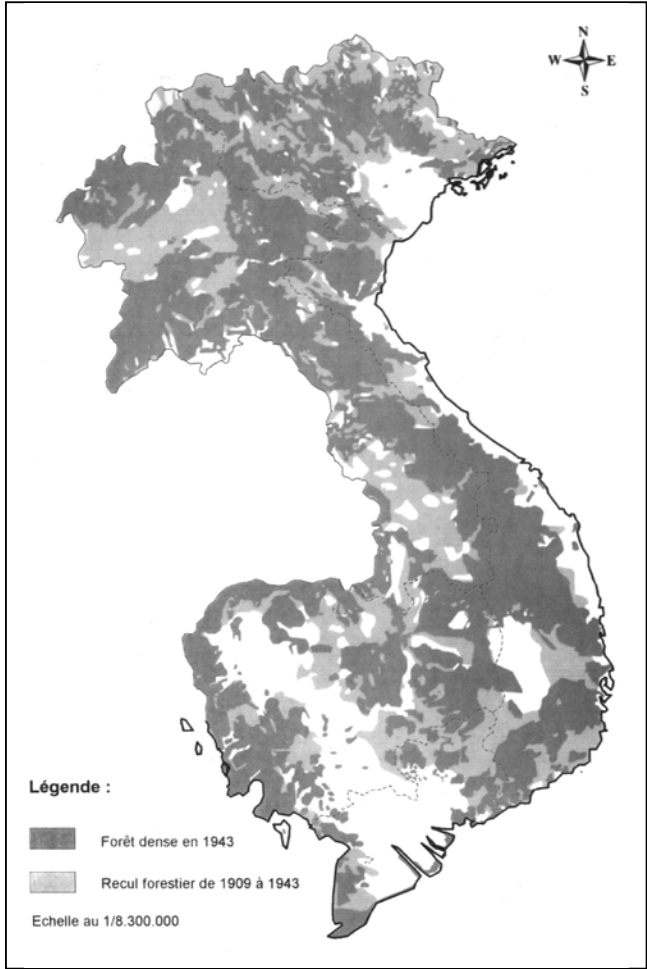
---

\*Laboratoire Asie du Sud-Est et Monde Austronésien (LASEMA-CNRS) UPR 297, Campus CNRS, B.P. 8, 94801 Villejuif Cedex, France

<sup>1</sup> Les Viêts sont l'une des 54 ethnies qui peuplent le Viêt Nam et représentent 85 % de la population totale qui s'élève à environ 78 millions.

<sup>2</sup> Nous emploierons dans ce texte Bac Bô pour désigner le Nord Viêt Nam ou Tonkin, Trung Bô pour le Centre Viêt Nam ou Annam, et Nam Bô pour le Sud Viêt Nam ou Cochinchine, réservant Sud et Nord Viêt Nam aux entités politiques.

Carte 1 : Recul forestier en Indochine pendant la période coloniale 1909 à 1943



Réalisation F.Thomas et M.Mellac  
Carte in : Frédéric Thomas, Histoire du régime et des services forestiers français en Indochine de 1862 à 1945, Hanoi : Éditions Thê Gioi, 1999

### Les croyances associées à la montagne et à la forêt

Comme les Chinois, les Vietnamiens croient que chaque montagne possède son génie, *thân núi*, ou en sino-vietnamien, *son thân*. Le génie, *thân*, que de nombreux villages du delta du fleuve Rouge ont élevé au rang de génie tutélaire est celui du mont Tan Viên également appelé Ba Vi, et qui se trouve dans la province actuelle de Hà Tây à 50 km à l'ouest de

Hanoi. Une légende très célèbre raconte que ce génie, dénommé Son Tinh, et celui des eaux, Thuy Tinh, demandèrent un jour en même temps la main de la fille du roi Hùng de la dynastie légendaire du même nom qui aurait régné trois siècles avant Jésus Christ. Ne sachant comment trancher entre les deux prétendants, le roi promit d'accorder la main de la princesse à celui qui arriverait le premier avec les cadeaux de mariage requis. Et ce fut Son Tinh. De dépit, Thuy Tinh fit monter les eaux pour combattre son heureux rival, lequel en réponse suréleva les montagnes et finit par remporter la victoire. Depuis, chaque année, tous deux continuent à se livrer force batailles provoquant ces catastrophiques inondations que subit régulièrement le delta.

Dans le panthéon du culte de possession dit des "Trois Palais" (*Tam Phu*) probablement constitué au XIX<sup>e</sup> siècle, la Sainte Mère de la Haute Forêt (ou Montagne), *Thanh Mâu Thuong Ngàn*, vêtue comme ses auxiliaires d'une robe verte, occupe, tout comme celle des Eaux, *Thanh Mâu Thuy* ou *Thoai* (vêtue d'une robe blanche), une place très importante aux côtés de la Sainte Mère du Ciel, *Thanh Mâu Thuong Thiên* (vêtue d'une robe rouge). Dans la commune de Duong Lâm<sup>3</sup>, le temple consacré à la Sainte Mère de la Haute Montagne est situé dans un village de collines, Cam Lâm, et entouré de vieux arbres dont un banyan sacré, tandis que celui consacré à la Sainte Mère des Eaux se trouve dans un village de berge, Ha Tân, au bord du fleuve Rouge. Le culte isolé de la Sainte Mère de la Haute Forêt est au moins aussi répandu que celui de la Sainte Mère des Eaux. Cela s'explique aisément : au Viêt Nam, tout comme en Chine, l'eau et la montagne constituent les deux éléments de loin les plus importants de l'univers. Ainsi pour désigner l'entité "pays", les Vietnamiens combinent, comme les Chinois, les deux termes : en sino-vietnamien *giang son* ("fleuve+montagne") ou *son hà* ("montagne+fleuve") ou leurs équivalents en vietnamien *sông núi*, *núi sông* ou *non sông* ("montagne+fleuve"). Essentiellement peuple de plaine comme nous l'avons dit, les Vietnamiens se sont par ailleurs forgé une autre expression, *dât nuoc* ("terre+eau"), qui évoque de manière particulièrement sentimentale leur pays, et qui n'a pas cette fois son équivalent en chinois.

Léopold Cadière qui s'est penché plus particulièrement sur le culte des arbres se demande si le culte rendu à la "Mère Forêt" (*Mu Ru*), dans un temple (*miêu*) qui lui est dédié dans la province de Quang Tri, ne correspond au culte habituellement rendu à l'ancien propriétaire du lieu<sup>4</sup>, ici la forêt avant qu'elle ne soit défrichée. D'après lui, cette "Mère Forêt" était pour les villageois l'esprit qui "défricha les terres cultivées par le village" et qui gardait ces terres pour eux "contre les empiètements des villages voisins". D'autre part, Cadière pense que *Mu Ru*, "Mère Forêt", est le nom local de *Bà Môt* ("Dame Bois" ou "Dame Arbre"), une des Dames

<sup>3</sup>Cette commune dans laquelle nous avons séjourné en 1991 et 1992 est composée de huit villages, certains en bordure des collines, d'autres le long du fleuve.

<sup>4</sup> En particulier, dans le cadre de la "marche vers le sud", culte aux génies autochtones pour obtenir l'autorisation d'occuper le territoire.

célébrées dans le culte des Cinq Éléments (*Ngu Hành*)<sup>5</sup>, deux autres Dames (*Bà Hoa*, “Dame Feu” et *Bà Thuy*, “Dame Eau”) étaient d’ailleurs également vénérées dans son temple. Comme celui-ci se trouvait au début du siècle sur un plateau autrefois couvert par une vaste forêt dont il restait des lambeaux dans les années 1920, la chrétienté établie dans le village qui possédait ce temple s’appelait, nous dit-il, vulgairement *Ho Ru*, “la chrétienté de la Forêt” (L. Cadière, 1992).

Parmi les animaux qui peuplent la forêt, l’éléphant et le tigre sont particulièrement craints et vénérés : on les appelle “Monsieur Eléphant” (*Ông Voi*) et “Monsieur Tigre” (*Ông Cop*) car on croit que les très vieux tigres, tout comme les très vieux serpents peuvent devenir des esprits ou des démons (*thành tinh*). D’autre part, on pense que quand quelqu’un meurt asphyxié ou ressent une sensation d’asphyxie dans son sommeil, c’est le fait du *ma môc*, démon (*ma*) du bois (*môc*) avec lequel on a construit la charpente ou fait un pilier : d’où son nom.

Il faut signaler enfin le culte les arbres sacrés qui, comme en Chine, sont des arbres “majestueux par leur branchage et remarquables par leur ancienneté. En vieillissant, ils sont devenus *ling* (sacrés), ils se sont supranaturalisés ; ils ont acquis, croit-on, un pouvoir transcendant” (H. Doré, Cadière, 1992). Les très vieux arbres peuvent donc devenir eux-mêmes des esprits, mais en général, ils sont plutôt leur résidence. Un dicton affirme ainsi que “les génies habitent les banians et les fantômes les kapokiers” (*thân cây da, ma cây gao*). À Huê et dans la province de Quang Tri (Trung Bô), L. Cadière a recensé les arbres sacrés qui hébergent des esprits, notamment des *con tinh* (démons ou génies malfaisants, souvent femelles) : les *cây bô dê* (*Ficus religiosa*), les *cây sanh* (*Ficus indica*), les *cây da* (*Ficus bengalensis*), les *cây bàng* (badamier), les *cây sung* (*Ficus racemosa* L.), les *cây giàng châu* (sorte de garcinia). Il cite également l’exemple d’un ébénier, *cây mun* (*Diospyros mun* A. Chev. Ex Lecomte) et celui d’un *cây go* (*Sindora siamensis* Teysm. Ex Miq. ou A. Chev. Ex. K. et S.S. Larsen), tous deux séculaires que personne n’osait abattre de peur d’encourir une punition de la part soit de l’esprit qui y résidait, soit de l’arbre lui-même devenu esprit. Toujours selon Cadière, les bûcherons n’abattaient jamais un arbre sur lequel était fixé un *qua hôp* (“fruit boîte”) ou *hốp ma* (“boîte du démon”), sorte de fougère épiphyte qui s’accroche aux troncs et aux branches des grands arbres, pour ne pas s’attirer la vengeance du génie qu’il abrite. Analysant les caractéristiques communes à tous ces arbres, il constate enfin qu’ils ont tous un “feuillage verdoyant et sombre, épais et puissant”, une forme originale ou bizarre et qu’il s’agit ordinairement d’arbres très vieux. Les manifestations du culte sont multiples : quelques bâtonnets d’encens fichés en terre ou dans les branches de l’arbre, quelques papiers votifs, des pots à chaux brisés ou au col bouché par l’usage entassés au pied. Parfois un vrai autel ou un pagodon est accolé à l’arbre, tout dépend de la puissance supposée des esprits résidents.

---

<sup>5</sup> À savoir *kim* (métal), *môc* (bois), *thuy* (eau), *hoa* (feu) et *thô* (terre).

Si dans le delta du Mékong il existe encore aujourd'hui des forêts de mangroves (350 000 ha), très dévastées par la guerre et par l'exploitation abusive des bois de feu, et de plus en plus menacées par le développement rapide de l'élevage des crevettes, dans le delta du fleuve Rouge, il n'y a depuis longtemps même plus de bosquet. Dans les plaines côtières du Trung Bô il restait, il y a une quarantaine d'années environ, quelques-unes de ces toutes petites forêts dites interdites (*câm*). C'est ainsi que, dans son étude sur les croyances et les pratiques religieuses dans la région de Huê, Léopold Cadière (1992) note que les villages des régions boisées avaient, au début de ce siècle, coutume de conserver soigneusement sur leur territoire "un bosquet interdit" appelé *ru câm* qui "pourrait bien avoir été à l'origine la grande forêt". Dans les années 1950, il restait par exemple dans la province du Quang Nam, quelques forêts interdites dans les villages en lisière des collines et des montagnes.

### Les mots pour le dire : vocabulaire autour de la forêt

Le vocabulaire touchant à la forêt porte la marque des croyances qui l'entourent. En vietnamien, la forêt se dit *rùng* ou *ru*. Associés ensemble, *rùng ru* désignent non pas une forêt concrète, particulière mais "la forêt en général". Ces termes sont austro-asiatiques<sup>6</sup> tout comme ceux en usage pour la montagne (*núi*) et la colline (*dô*). En revanche, *ngàn* qui comporte à la fois le sens de forêt et celui de mont est probablement dérivé du sino-vietnamien *ngan*. C'est un terme plutôt littéraire repris dans de nombreuses expressions et chansons populaires (*ca dao*) : *vuot suôi bang ngàn* ("franchir les ruisseaux et les montagnes", en conséquence surmonter les obstacles dangereux), *lên ngàn xuống bể* ("monter dans les montagnes et descendre dans la mer", donc affronter les difficultés), *mây sông cùng lời mây ngàn cùng qua* ("franchir tant de fleuves et de montagnes"), *Con vua lậy thang ban than, No dua lên ngàn cùng phai di theo* ("Si la fille du roi épouse un charbonnier, Elle doit le suivre dans la montagne quand il veut l'y emmener") ... Avec *rùng* au contraire, on a composé des expressions usuelles comme : *rùng già* ("futaie"), *rùng xanh núi đỏ* (litt. "forêt verte/montagne rouge[basaltique]" qui désigne une région montagneuse lointaine et dangereuse), *rùng thiêng nước độc* ("forêt sacrée et eau empoisonnée"), *rùng vàng biển bạc* ("forêt d'or et mer d'argent", bien doté ou très riche en ressources naturelles), *cho cui vè rừng* ("rapporter le bois de chauffage dans la forêt" : faire quelque chose d'inutile), *rùng câm, ru câm* ou *câm* ("forêt interdite", une forêt sacrée dans laquelle il était jadis interdit de pénétrer et dont on ne devait couper ni arbres, ni même branches).

<sup>6</sup> Le vietnamien est une langue austro-asiatique avec un apport important de vocabulaire d'origine chinoise (70 % du lexique) engendré par plus de dix siècles de colonisation. Ces termes d'origine chinoise, prononcés à la vietnamienne, sont couramment qualifiés de sino-vietnamiens.

Par extension, *rùng*, “forêt”, sert à qualifier tout ce qui est “sauvage” comme dans les expressions *gà rừng* (“poulet/forêt”, “coq de bruyère”), *thu rừng* (“gibier”, “animaux sauvages”), *heo rừng* ou *lon rừng* (“cochon/ forêt”, “sanglier”), *thit rừng* (“viande/forêt”, gibier), *ngươi rừng* (“hommes/forêts”, “sauvages”) ... Notons qu’à l’inverse, en chinois, c’est le terme “montagne” (*shan*) et non “forêt” (*lín*) qui marque du sceau du “sauvage” : *shanji* (“coq de bruyère”), *shanmao* (“chat sauvage”, *mèo rừng*, “chat/forêt” en vietnamien), *shanyang* (“chamois”, *dê rừng* “chèvre/forêt” en vietnamien) ....

### **Aperçu sur la sylve et la déforestation au Viêt Nam**

Compte tenu de cet ensemble de croyances, jusqu’à la conquête française (dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle), les Viêts se sont cantonnés sur un cinquième du territoire (environ 55 000 km<sup>2</sup>, occupant la quasi-totalité des plaines : seuls les Khmers, les Chinois et les Chàm coexistent avec eux dans le delta du Mékong. C’est ainsi que toute la haute région du Nord et du Centre, jusqu’à la Première Guerre Mondiale, n’a pratiquement été occupée que par des minorités ethniques. En conséquence la plupart du temps la monarchie vietnamienne ne contrôlait pas administrativement les régions montagneuses du pays dont elle n’avait que de vagues connaissances. Il est en effet très significatif que la géographie officielle du Viêt Nam, *Dai Nam nhât thông chi [Géographie du Dai Nam]*, compilée vers 1870, ne dit mot sur les hauts plateaux du Trung Bô. Et jusqu’à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, cette région n’a été fréquentée que par de rares commerçants *viêt* que les Français dénommaient *cac lai*.

### ***De la monarchie à l’époque coloniale***

De ce fait, on ne possédait aucun renseignement sur l’exploitation des forêts avant la création en 1901 par le pouvoir colonial français, du Service Forestier de l’Indochine. Pendant des siècles, les produits tirés des forêts par les minorités ethniques consistaient en bambous, lianes, feuilles de lataniers, racines masticatoires, feuilles et tubercules à teinture... et quelques essences de bois servant à la construction des maisons et des barques et à la confection des outils agricoles. L’absence de voies forestières, même rudimentaires et de moyens de transport autres que le flottage sur certains cours d’eau, rendait l’exploitation de bois d’œuvre extrêmement difficile, laquelle exploitation se limitait aux forêts voisines des cours d’eau.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, les exploitations forestières étaient encore peu importantes au Bac Bô (Nord Viêt Nam). Elles représentaient un volume de 30 000 mètres cubes seulement en 1905, dont peut-être même une partie venait des provinces septentrionales du Trung Bô. Pourtant la

Tableau 1 : La forêt vietnamienne en 1930

Désignation	Tonkin	Annam	Cochinchine	Totaux
Superficie totale (km <sup>2</sup> )	115 700	147600	64 700	328 000
Superficie boisée (km <sup>2</sup> )	69 000	65 000	8 000	142 000
Réserves forestières (km <sup>2</sup> )	3 630	8 570	6 570	19 170
Bois d'œuvre (m <sup>3</sup> ) <sup>1</sup>	226 000	176 000	183 000	585000
Bois de feu (stères) <sup>1</sup>	119 000	239 000	1 199 000	1 557 000
Charbon de bois (tonne) <sup>1</sup>	2 532	3 652	781 <sup>2</sup>	6 965

Source : *Annuaire statistique de l'Indochine 1930-31* (1932)

1. Ayant acquitté les droits.

2.Ce chiffre est étonnamment faible ! D'après le document intitulé *Les bois et les principaux sous-produits forestiers de l'Indochine*, et présenté à l'Exposition coloniale internationale de 1931 à Paris, la Cochinchine a produit 36 843 tonnes de charbon en 1925, 45 222 tonnes en 1926, 35 647 tonnes en 1927 et 31 000 en 1928.

déforestation était déjà importante. Car, la même année, Roulet, qui fut chef du Service Forestier, signalait : "À mesure qu'on s'élève dans la montagne on retrouve les versants immenses dévastés à perte de vue par les *rây* [culture sur brûlis]. Les squelettes d'arbres à demi consumés, le peuplement de reconstitution formé de bambous grêles, disséminés par petites taches, témoignent seuls de la présence ancienne de la forêt et de sa destruction plus ou moins reculée" (Guibert, 1941).

Mais 25 ans plus tard, si l'on en juge par les statistiques officielles (tableau 1), le volume de bois d'œuvre exploité a plus que quintuplé grâce aux facilités de communications et à la sécurité qui ont rendu possibles des exploitations dans des régions où auparavant personne ne pénétrait. Et cela, pour répondre aux besoins en bois des industries du bâtiment, de l'ameublement, des cimenteries et des charbonnages en plein essor.

L'exploitation forestière, devenue intensive à partir de la Première Guerre Mondiale, a certainement contribué, compte tenu du rythme toujours accéléré de l'essor économique, à la déforestation. Lorsqu'on parle de l'exploitation forestière, on pense essentiellement aux bois d'œuvre<sup>7</sup>. Mais c'est en fait la production des bois de feu et de charbon de bois qui a été de loin la plus dévastatrice. Son volume était, en 1931, au moins trois fois plus important que celui des bois d'œuvre<sup>8</sup>. Parmi les principales causes de déforestation, il faut également citer les défrichements pour installer des cultures permanentes, notamment dans les concessions provisoires ou définitives accordées par le pouvoir colonial. Au 1<sup>er</sup> janvier 1931, celles-ci s'élevaient à 1 880 000 ha dont 1 173 000 étaient déjà en culture. On peut penser qu'une bonne partie de ces concessions étaient des terres à vocation forestière. Mais c'est sur le ray que très tôt les critiques se concentrèrent. Pratiqué depuis des temps immémoriaux par les Muong, Dao, Tày, Lô Lô, Thái... et surtout

Hmông, il a, au Bac Bô, fait disparaître sur d'immenses surfaces les forêts primitives, puis les forêts secondaires, enfin les bambous. D'autant plus que, selon Henry Guibert, tel qu'il se pratiquait à la fin des années 1930, le ray ne ressemblait plus au "ray antique"<sup>9</sup> pratiqué encore 50 ans auparavant, car les gens respectaient de moins en moins les anciennes coutumes et les anciens usages. Tout en protestant contre la tendance de faire du montagnard appartenant aux minorités ethniques du Trung Bô un destructeur acharné de la forêt, M. Antomarchi reconnaît lui aussi que "les incendies trop fréquents ravagent chaque année le domaine boisé des Hautes Régions ; la plupart sont le fait d'imprudences, de la fatalité aussi. Les nouveaux champs sont en effet préparés pendant la saison sèche qui, malheureusement, est ici la saison des grands vents" (Guibert, 1941). Il faut d'autre part signaler que les Viêts ont également depuis fort longtemps pratiqué le ray, mais uniquement dans la moyenne région limitrophe des plaines. Le terme de *rây* et l'expression *phat rây* (défricher) figuraient déjà dans le dictionnaire d'Alexandre de Rhodes imprimé en 1651<sup>10</sup>.

Sans être aussi angoissante sur certains points qu'au Bac Bô, la situation du Trung Bô n'était pas moins préoccupante : sur les hauts-

<sup>7</sup> Selon leur qualité et leur utilisation, les bois d'oeuvre exploités au Viêt Nam peuvent se répartir ainsi :

- Bois d'ameublement de luxe : gu ou go (*Sindora siamensis* Teysm. Ex Miq. ou A. Chev. Ex. K. et S.S. Larsen), câm lai (*Dalbergia bariensis* Pierre), trac (*Dalbergia cochinchinensis* Pierre), giang huong (*Pterocarpus macrocarpus* Kurz), son (*Melanorrhoea usitata* Wall.), th, (*Diospyros rubra*)...

- Bois d'ameublement courant : lat (*Chukrasia tabularis* Juss.), giôï (Taloma giôï), boi loi (Litsea vang)...

- Bois de construction durable : lim (*Erythrophloeum fordii* Oliv.), sao (*Hopea odorata* Roxb.), táu (*Vatica tonkinensis*), kiên kiên (*Hopea perei* Hance), sên (*Madhuca pasquieri* (Dubard) H. J. Lam)...

- Bois de construction assez durable : dâu (*Dipterocarpus* divers), bàng lang (*Lagerstroemia* divers), gie (*Quercus* divers), xoan (*Melia* divers)

Au Bac Bô et au nord du Trung Bô, les essences les plus précieuses sont selon les conceptions traditionnelles au nombre de quatre (tu thiêt, "quatre bois de fer") : le dinh (*Markhamia stipulata* (Roxb.) Seem.), le lim (*Erythrophloeum fordii* Oliv.) ou bois de fer, le sên (*Madhuca pasquieri* (Dubard) H. J. Lam), le tau (*Vatica tonkinensis*). Très rare et très estimé, le lim est utilisé pour la charpente et les piliers des maisons communales comme celles des riches particuliers. Mais c'est le lilas du Japon, xoan (*Melia azedarach* L.) que l'on emploie couramment pour les maisons plus modestes. Le tau est très prisé pour la construction des pagodes. Le gu ou go, quant à lui, est réservé au mobilier précieux. Dans les provinces méridionales du Trung Bô, le kiên kiên joue le même rôle que le lim au Bac Bô et le sao au Nam Bô. Dans cette dernière région le son et le trac sont des bois particulièrement recherchés pour la menuiserie fine.

<sup>8</sup> Pour produire de 120 à 130 kg de charbon de bois, il faut un stère de bois de feu d'essences diverses. Comme en 1926, le Viêt Nam en a produit en tout environ 50 000 tonnes, il a donc fallu brûler plus de 400 000 stères de bois.

<sup>9</sup> Henry Guibert le décrit de façon assez idyllique : "Alors, toutes précautions étaient prises pour ne pas détruire la forêt, pour ne défricher et ne brûler que les surfaces indispensables aux semailles. Et même il était prescrit, et l'usage était respecté, quoique non écrit, de laisser sur pied un certain nombre d'arbres destinés à donner des graines (des porte-graines), lesquelles aideraient au reboisement naturel de la partie brûlée. Très certainement ceux qui pratiquaient ainsi le ray autrefois avaient un saint respect (un culte ?) pour la forêt et la terre qui la produit et la porte ; et tout en demandant leur nourriture à l'une et à l'autre, n'agissaient-ils pas, en abattant les arbres, en brûlant, en semant, en récoltant, comme s'ils célébraient autant de cérémonies rituelles, avec la vague conscience d'obtenir la récolte beaucoup plus par la grâce de génies bienfaisants que par leur propre travail à eux-mêmes, et conscience aussi qu'il ne fallait pas abuser, détruire inutilement, risquer de tarir la source des récoltes futures ". (1941 : 131)

<sup>10</sup> Dans le dictionnaire de Huinh Tinh Paulus Cua, publié en 1895, on trouve plusieurs autres expressions formées avec rây : dât rây (terre de forêt défrichée), làm rây (faire du rây), phuông rây (hameau situé dans une région isolée, très peu peuplée), rây bap (champ de maïs en forêt)...

plateaux de Plei Ku, Ban Me Thuôt, Kon Tum..., H. Guibert constatait l'existence, à la fin des années 1930, d'immenses espaces déboisés par le ray. De fait, de 14 200 000 hectares en 1930 (tableau 1), la superficie des forêts du Viêt Nam est passée à 13 500 000 hectares en 1943.

Quels remèdes ont alors été employés pour lutter contre la déforestation ? Dans les années 1930, le pouvoir colonial a amorcé une politique de reboisement en faisant planter notamment des pins au Bac Bô (pour en faire des étais de mines) et des filaos dans le Trung Bô, le long des côtes sablonneuses.

Les responsables forestiers étaient conscients que la lutte contre l'incendie liée à la pratique du ray, loin d'être un simple problème de technique forestière, était une question administrative à étudier et traiter au plan politique, ethnique, économique. Il fallait amener la population à collaborer à la protection des forêts, à leur surveillance et à la lutte contre l'incendie - puisqu'en réalité c'est elle qui détruisait ses forêts par le feu. D'autre part, on cherchait à circonscrire les ray dans des zones suffisamment étendues pour permettre non seulement à la population autochtone d'assurer sa subsistance mais aussi à une végétation forestière de regarnir le sol des parcelles abandonnées afin de fournir un nouvel aliment au feu et des cendres au sol pour une nouvelle mise en culture. On espérait ainsi contrôler, puis restreindre progressivement l'étendue des ray annuellement parcourus par le feu. Parallèlement on a fait des essais de tranchées pare-feu plantées d'agave, de plantes grasses, etc. ou de tranchées nettoyées de toute végétation.

### ***De la fin de la seconde guerre mondiale à nos jours***

Depuis la deuxième guerre mondiale, la situation forestière s'est encore aggravée. Après les Accords de Genève en juillet 1954, une bonne partie des réfugiés du Nord Viêt Nam (environ un million) ont été installés dans le Nam Bô oriental et surtout les hauts plateaux du Trung Bô où le gouvernement nationaliste du Sud Viêt Nam transféra également, autour de 1960, des centaines de milliers d'habitants des plaines côtières surpeuplées au sud du 17<sup>e</sup> parallèle. Toujours sous la pression démographique, le gouvernement communiste du Nord Viêt Nam appliqua une politique analogue pour la moyenne et la haute région. Après le retour de la paix en 1975, on assiste à une nouvelle vague d'émigration massive initialement imposée par les autorités à la population des villes sudistes vers les hauts plateaux du Trung Bô. Si bien qu'en l'espace de 60 ans la population de la moyenne et la haute région du Bac Bô et celle des hauts plateaux du Trung Bô ont été respectivement multipliées par cinq et sept, bien plus que la hausse nationale (tableau 2). En raison de leur outillage plus avancé et de leur labeur acharné, les Viêts sont de loin plus dévastateurs pour la sylve que les

Tableau 2 : L'évolution de la population du Viêt Nam de 1931 à 1993

Lieux	Superficie	Population 1931	Population 1993
Moyenne et haute région du Bac Bô	102 964 km <sup>2</sup>	2 437 000 hab	12 109 300 hab
Hauts-plateaux du Trung Bô	55 568 km <sup>2</sup>	4 23 000 hab	2 903 500 hab
Totaux du VN	331 000 km <sup>2</sup>	1 770 200 hab	71 000 000 hab

Sources : *Annuaire statistique de l'Indochine, 1930-1931(1932)* ; *Statistical yearbook 1993* (1994)

minorités ethniques : de 1976 à 1980, environ 600 000 hectares de forêt ont été défrichés mais seulement 200 000 hectares effectivement cultivés (Phan Van Dot, 1983). La superficie totale des forêts est ainsi passée de 9,9 millions d'hectares en 1980 à 9,3 millions en 1995 alors que celle des terres dénudées s'élève à 11,5 millions d'hectares. Dans le nord-ouest du Bac Bô, la superficie de ces dernières est six fois plus importante que celle des forêts : 2 584 100 ha contre 423 900 ha (Nguyễn Van Truong, 1996) !

Les causes de cette déforestation accélérée sont toujours les mêmes : exploitation abusive des produits forestiers, défrichements, auxquels s'ajoutent les séquelles de la guerre américaine.

De 1986 à 1990 on a exploité près de 17 millions de m<sup>3</sup> de bois d'œuvre (six fois plus chaque année qu'en 1930) et 148 millions de tonnes de bois pour combustible (10 fois plus qu'en 1930 !) (Nguyễn Van Truong, 1996). Depuis une quinzaine d'années, aux défrichements "traditionnels" pour mettre en œuvre des cultures vivrières et industrielles, s'ajoute la transformation d'immenses forêts de mangroves en plans d'eau pour pratiquer l'élevage lucratif des crevettes destinées à l'exportation. Jusqu'en 1985, les incendies ont détruit de 40 à 50 000 ha de forêt chaque année. Depuis quelques années, grâce à des mesures de prévention, la déforestation par le feu a nettement diminué : 4 700 ha en 1992. Enfin, il ne faut pas oublier que les bombardements massifs (14 millions de tonnes de bombes et d'obus) et l'utilisation intensive des défoliants ont, de 1961 à 1975, ravagé gravement les forêts du Viêt Nam.

Pour lutter contre la déforestation, les autorités vietnamiennes appliquent depuis une dizaine d'années une nouvelle politique qui consiste à allouer pendant 50 ans, selon les régions, jusqu'à cinq et sept hectares de terres à chaque foyer des zones forestières. Selon les statistiques officielles, 800 000 foyers paysans ont ainsi reçu un million de hectares. D'autre part, les entreprises forestières d'État ont réussi depuis 1990, semble-t-il, à planter chaque année de 125 000 à 150 000 ha de forêt.

Mais il faut reconnaître que sur les routes Saïgon-Dalat-Nha Trang,

Hoà Binh-Son La- Diên Biên Phu-Lai Châu-Sapa-Yên Bái ou Cao Bang-Lang Son, on aperçoit rarement de véritables forêts : les montagnes et les collines sont le plus souvent couvertes d'une végétation certes dense mais formée pêle-mêle d'arbustes, bambous, herbes à paillotes, bananiers sauvages, lianes... dominée de temps à autre par quelques arbres esseulés.

Dans le cadre de la protection de la nature et des ressources génétiques, les autorités ont créé 7 parcs nationaux, 47 réserves naturelles et déclaré 33 forêts "à caractère historique, culturel ou écologique"(Lê Dinh Kha, Nguyễn Hoang Nghia, 1996).

De 1989 à 1992, le volume du bois d'œuvre exploité par le Viêt Nam est passé de 3 261 900 à 2 646 600 m<sup>3</sup>, ce qui correspond à une diminution de 20 %. On observe également que, rapporté à leur superficie respective, le delta du fleuve Rouge qui ne possède pas de forêt mais uniquement des arbres de jardin ou de diguettes, produit deux fois plus de bois d'œuvre que la haute et la moyenne région du Bac Bô. Ces chiffres font la démonstration de la gravité du déboisement actuel des forêts (tableau 3).

Tableau 3 : Volume du bois d'œuvre exploité 1989-1992 (en milliers de m<sup>3</sup>)

	superficie (km <sup>2</sup> )	1989	1990	1991	1992
Haute et Moyenne région du Bac Bô	102 964,6	1 104,3	1 013,9	981,1	782,2
Delta du Rouge	12 510,7	213,3	237,8	279,0	280,0
Provinces côtières du Trung Bô	97 063,6	634,5	802,9	634,3	540,8
Hauts plateaux du Trung Bô	55 568,9	647,2	716,2	767,0	558,7
Nam Bô oriental	23 450,7	229,1	213,0	193,3	151,6
Delta du Mékong	39 555,1	473,6	461,6	355,2	306,3
Total	331 113,6	3 261,9	3 445,6	3 210,0	2 646,6

Sources : *Statistical yearbook 1993* (1994 : 148-150)

Enfin, si l'on compare la valeur des produits forestiers entre eux, on constate que pour les bois de feu elle est largement supérieure à celle des bois d'œuvre, alors que les produits de cueillette et de chasse sont pratiquement insignifiants (tableau 4).

Tableau 4 : Valeurs du bois et des produits forestiers (en millions de dollars)

Désignation	1989	1990	1991	1992	1993
Bois d'œuvre	35,0	40,0	31,0	28,5	31,00
Bois de feu	42,0	43,2	39,6	39,0	39,60
Bambous	13,3	11,9	11,1	10,7	10,00
Cueillette	0,1	1,1	1,1	1,1	1,10
Chasse	0,2	0,1	0,1	0,1	0,13
Total	104,3	107,5	105,4	94,6	114,50

Sources : *Statistical yearbook 1993* (1994 : 148-150) ; 1 US\$ = 11 000 VN

En 1993 la production forestière représente à peine 8 % de la production agricole (135 millions contre 1 570 millions de dollars US).

## Conclusion

En guise de conclusion, on peut affirmer sans exagération aucune que si le Viêt Nam possédait encore jusqu'à la Deuxième Guerre Mondiale 13,5 millions d'hectares de forêt, c'est, au moins en partie, grâce à la peur atavique de son groupe ethnique majoritaire, les Kinh, pour la haute région et pour la forêt, peur qui les a empêchés pendant des siècles de s'y installer, en dépit de la pression démographique très tôt et très fortement ressentie dans le delta du fleuve Rouge. Depuis quarante ans, pour décongestionner aussi bien le delta du fleuve Rouge que les plaines côtières du Centre, les gouvernements successifs ont tout fait pour inciter des millions de Vietnamiens des plaines à émigrer dans la haute région du Nord et sur les hauts plateaux du Centre. Cette politique et le défrichement intensif qu'elle a engendré, ont eu pour conséquence la disparition accélérée des forêts dans ces régions. Disparition que la prise de conscience actuelle des conséquences de la déforestation et les efforts de reboisement entrepris ici et là ne parviennent pas à enrayer. D'autant plus que la population des plaines surpeuplées<sup>11</sup> est de plus en plus attirée par le potentiel économique des régions montagneuses propices aux cultures industrielles (thé, café, etc.) plus lucratives et que désormais familiarisée avec la forêt tant redoutée, elle a vaincu sa peur.

<sup>11</sup> La densité du delta du fleuve Rouge dépassait en 1993 1100 habitants au km<sup>2</sup>

## BIBLIOGRAPHIE

- ANNUAIRE STATISTIQUE DE L'INDOCHINE 1930-1931, 1932, Hanoi : Imprimerie d'Extrême-Orient.
- BOIS (Les) et les principaux sous-produits forestiers de l'Indochine, 1931, Exposition coloniale internationale, section de l'agriculture, de l'élevage et des forêts, 63p.
- CADIÈRE, L., 1992, *Croyances et pratiques religieuses des Vietnamiens*, réimpression de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, 3 volumes. EFEO, Paris.
- DAI Nam nhât thông chí [Géographie du Dai Nam]*, 1971, [traduit du chinois en vietnamien], NXB Khoa hoc xa hoi, Hanoi, 5 vol.
- DO DINH SAM, 1996, Terres à vocation forestière : rapports avec la couverture forestière, *Etudes vietnamiennes*, 122, 37-52.
- GUIBERT, H., 1941, La forêt en Indochine. *Bulletin des Amis du Vieux Hué*, 2, 101-200.
- MAURAND, P., 1943, *L'Indochine forestière*, Hanoi : Imprimerie d'Extrême-Orient.
- NGUYEN VAN TRUONG, 1996, Les forêts et l'environnement au Vietnam. *Études Vietnamiennes*, 122, 5-36.
- LE DINH KHA, NGUYEN HOANG NGHIA, 1996, Conservation des génétiques forestières. *Etudes vietnamiennes*, 122, 87-104.
- PHAN VAN DOT, 1983, "Développer le potentiel et les points forts de l'économie forestière en faveur du développement économique et sociale des régions montagneuses. *Tap chí Dân tộc học*, 1, 1-11.
- STATISTICAL YEARBOOK 1993, 1994, Hanoi : Statistical publishing house.
- THOMAS, F., 1999, *Histoire du régime et des services forestiers français en Indochine de 1862 à 1945. Sociologie des sciences et des pratiques scientifiques coloniales en forêts tropicales*. Hanoi : éditions Thê Gioi, 311 p.

# Travaux de la Société d'Écologie Humaine

Directeur de la Publication : Nicole Vernazza-Licht

Déjà parus :

*L'homme et le Lac, 1995*

*Impact de l'homme sur les milieux naturels : Perceptions et mesures, 1996*

*Villes du Sud et environnement, 1997*

*L'homme et la lagune. De l'espace naturel à l'espace urbanisé, 1998*

Cet ouvrage trouve son origine dans les X<sup>e</sup> journées scientifiques de la Société d'Écologie Humaine (Marseille, novembre 1998) organisées par la SEH, le programme Avenir des Peuples des Forêts Tropicales et l'UMR 6578 du CNRS-Université de la Méditerranée. Elles ont bénéficié de l'appui du programme "Environnement, vie, sociétés" du CNRS et du Département "Environnement, technologies et société" de l'Université de Provence.

Les éditeurs scientifiques tiennent à remercier : Patrick Baudot (Université de Provence, Marseille), Edmond Dounias (IRD, Montpellier), Alain Froment (IRD, Orléans), Annette Hladik (CNRS, Paris), Annie Hubert (CNRS, Bordeaux), Pierre Lemonnier (CNRS, Marseille), Glenn Smith (LASEMA, Paris) et Theodore Trefon (APFT, Bruxelles) pour leur aide précieuse dans la relecture de certains manuscrits.

Cet ouvrage a été publié avec le concours financier de l'Union Européenne (programme APFT, DG Développement) et du Conseil Général des Bouches-du-Rhône.

*Les opinions émises dans le cadre de chaque article n'engagent que leurs auteurs.*

SOCIÉTÉ D'ÉCOLOGIE HUMAINE

c/o UMR 6578 du CNRS-Université de la Méditerranée

Faculté de Médecine, 27, boulevard Jean-Moulin

13385 Marseille cedex 5

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2000

ISBN 2-9511840-5-0

ISSN 1284-5590

Tous droits réservés pour tous pays

© Éditions de Bergier

476 chemin de Bergier, 06740 Châteauneuf de Grasse

bergier@wanadoo.fr

# L'HOMME ET LA FORÊT TROPICALE

**Éditeurs scientifiques**

Serge Bahuchet, Daniel Bley,  
Hélène Pagezy, Nicole Vernazza-Licht

Travaux de  
la Société  
d'Ecologie  
Humaine



1999